

Le Galepin

- BLEU -

n°63 - 1^{er} mai 2023



En groupe, en ligue, en procession...

n°63 – En groupe, en ligue, en procession...

Sommaire

isabel ASUNSOLO UNE EXPÉDITION	3
Danielle FOURRÉ LA SUITE	6
Pierre ROSSET LES PLANÈTES	8
Jacqueline PAUT LA FIANCÉE DE PAN	11
Philippe BLONDEAU LA PROCESSION DES DISPARUS	12
Régine PAQUET ÇA HURLE LIBERTÉ	15 16
Sylvie VAN PRAËT JULIE SUR L'ÎLE	17
Raphaël CABALE EN PROCESSION	20
Christelle MATHIEU CE MATIN	21
SÉCO IL Y A UN HIC...	22

UNE EXPÉDITION



Le village de Calaveras de Abajo (*Têtes de mort d'en bas*), dans la province de Léon, s'était vidé de sa marmaille en moins de temps qu'il faut à la Tia Lola pour s'endormir devant un match après manger. Les mères avaient cherché partout leurs rejetons : dans les remises à grain, dans les *pajares*, dans l'eau opaque du vieux lavoir,

allez savoir, une noyade collective ça s'est déjà vu, dans les recoins de l'église romane, chez Froilan le ferronnier, dans le vieux figuier et, bien sûr, du côté de la rivière, enfin du rû, là où nous aimions, dans les maigres flaques, débusquer les *renacuajos* - têtards - pour les éviscérer et tailler les feuilles d'iris bien grasses pour en faire des flûtes.

Peine perdue : les mioches avaient bel et bien disparu ; aucune trace de bouilles mal débarbouillées ni de petits genoux croûtés, de culottes lourdes de caca ni de fillettes tirées à quatre épingles. Les morveux permanents comme les attifés du dimanche, les insolents comme les taiseux, tous les deux ans et plus s'étaient tirés.

Pour aller où et avec qui ?

Un Hamelin de passage, cela semblait peu probable tant les petits gars et les petites filles qui savaient à peine marcher traînaient leurs guibolles, s'arrêtant toutes les vingt secondes pour souffler un pissenlit quand ils, ou plutôt elles, ne devenaient des sirènes de cris à la vue d'un pauvre faucheur sur le talus...

Il n'y avait pas de raison à cette désertion générale. Pas de match de la *liga* programmé à la télévision de Tia Lola, pas de fête d'anniversaire chez les demoiselles Algarbe, ni de promesse de bonbons ou de petites images de collection...

Les mères s'étaient organisées, sans trop s'affoler au début. On était en 75, le pays connaissait quelques remous et algarades après le décès du Generalísimo. C'était chants funèbres à toutes les émissions de radio, la *Guardia civil* était ailleurs et il n'était pas impossible qu'un fou se fût (eh oui) échappé du *manicomio* de Almansa.

Traînaient des peurs, des envies de revanche, les rouges par rapport aux autres et vice-versa, des animosités nichées au cœur de chaque famille, des multiples complots et des nœuds de haines inextricables... Surtout, planait toujours la terrible - sourde, inexprimée - menace de ces créatures diaboliques du début de ce siècle, ou de l'autre, qui kidnappaient les enfants. C'étaient les *chupahuesos*, littéralement suceurs d'os qui étaient plutôt les *chupasangres*, littéralement suceurs de sang. On disait que les petites victimes, dodues de préférence, ramassées par les funestes fourgons allaient droit chez des baronnes exsan-

gues bien qu'encore jeunes pour servir de cocktails enrichis. Le sang des *chiquillos*, petits gamins et gamines - la loi du genre n'était pas encore en vogue - était un trésor sans prix.

C'était plus revigorant encore que le sang de taureau récolté en coulisse des corridas et plus hygiénique aussi. Surtout, cela vous lissait la joue en un clin d'œil, vous faisait la muqueuse satinée car, après avoir bu du vinaigre pendant des décennies pour se faire pâlir, la guerre étant passée par là, la mode revenait à la roseur carmin couleur œillet allumé.

La cohorte de mères - dont aucune n'avait pris une seconde pour se farder - s'était mise en mouvement vers Calaveras de Arriba, (*Têtes de mort d'en haut*), village jumeau à trois kilomètres du leur et à peine plus civilisé mais frère tout de même car, malgré les rivalités d'usage, les maigres vaches couleur caramel paissaient ensemble les maigres prairies des *dehesas* ou terrains vagues...



L'heure du déjeuner approchait et déjà l'odeur d'oignons frits dans l'huile d'olive émanant des cuisines à bois se propageait d'un village à l'autre. Les pères de famille, *jornaleros* et ouvriers agricoles n'allaient pas tarder à rentrer, réclamant leur *tortilla* et puis la sieste qui va avec. Les mères - pas encore éplorées - n'auraient rien à donner à ripailler à leurs hommes, pas même un bout de *chistorra*, car elles avaient mieux à faire : retrouver les enfants, fruits de leurs entrailles.

Mais à Calaveras de Arriba le constat accabla la triste cohorte : aucun signe, aucune trace de la *chiquilleria* (marmaille) n'était en vue ! Les mères de l'autre village, étant tout autant orphelines si on peut dire, se joignirent au cortège des mères chercheuses.

Rentrés au foyer la faim tenaillante, les pères de famille ne prirent pas part à l'expédition : c'était là une trop bonne aubaine, une tranquillité inespérée qu'on leur offrait. Ils allèrent, chacun avec sa *tortilla*, trinquer chez Antonio et de mémoire se saoulèrent. Les grands-mères, minuscules sous leurs châles noirs, se mirent à leurs chapelets et s'arrimèrent à leurs foyers "comme une et une font deux" car il fait toujours bien frais début mai par chez nous...

Ne dit-on pas "*En mayo no te quites el sayo*" ce qui revient, outre-Pyrénées, à : "En mai garde la chemise auprès" (ou quelque chose comme ça...).

Mai c'était : épiaison des blés, amours dans les fourrés et, au bord des routes, matricaires et genêts... L'air sentait bon le miel. Je le sais car j'y étais.

Je revenais au village. Et je n'étais pas seule. Je traînais à mes basques un nuage muet : le bataillon de moufflets, bien empoussiéré, qui m'avait suivie sans moufter. Je leur avais raconté que nous allions vivre une aventure et que l'Aventure ça veut dire quitter le village et mettre un pied devant l'autre, vers l'inconnu.

Il y avait, arrivé de la veille, un campement de Gitans qui s'était installé au bord de la rivière... Et, à ce qu'il paraît, ils avaient les yeux très bleus sous des sourcils couleur



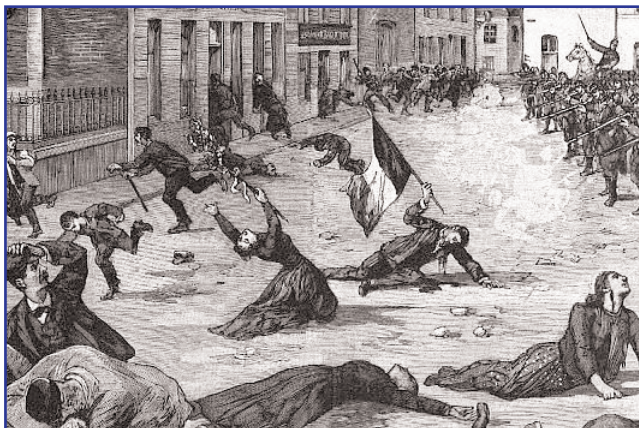
tison... Et ils ne parlaient pas notre langue ni aucune autre langue chrétienne connue... On disait aussi qu'ils faisaient des *hogueras* (feux de joie) aussi gigantesques que l'église... et qu'ils y rôtissaient force hérissons après les avoir dépiautés... Et il n'était pas impossible que l'on voie des choses bien plus étranges encore à leur contact... car les Gitans... c'était connu... étaient un peuple de voleurs qui, tout en faisant semblant de tresser des roseaux gentiment, volait des fortunes chez les baronnes plus ou moins exsangues qu'ils égorgeaient...

Tout le monde m'avait suivie, petits et grands. J'avais dix ans !

Mais déjà au loin sur la route, venant vers moi, dans un brouillard dû à la poussière et au pollen des peupliers bien mûrs, le cortège des mères grandissait. Elles étaient trop loin pour que je puisse les entendre. Mais toutes agitaient les bras et certaines brandissaient des objets qui me parurent, malgré le brouillard de mai et la fatigue du jour, contondants.



LA SUITE



Fourmies
1^{er} mai 1891

Puisqu'il faut, malgré moi, qu'en ce jour, je m'engage,
Donnez-moi le plaisir d'intégrer votre groupe
De cœur, de fougue et de gagner votre équipage,
Nous serons les témoins avisés de ces troupes.

Et tous ces indigents groupés en marguerite,
Entassent des bouquets épars sur le parvis,
Par ici, les fleurs, là, pissenlits et radis,
Accordez-vous l'oubli de ceux qui nous visitent,

Puisqu'il faut s'ouvrir à autant d'embouteillages,
Savoir avancer, marcher avec les badauds,
Jouir, sans nul regret de rendre cet hommage,
Même si ces slogans nous valent le tombeau.

Défendons nos intérêts, dressons nos drapeaux,
Ravis de nous lamenter des grandes puissances,
Puisons en nous pour affronter un tel chaos,
Nos voix dans le ciel font entendre notre alliance.,

À l'aventure il part des noyaux solitaires.
Nos poings s'élèvent comme l'envol de pigeons,
Nos pas marquent une cadence solidaire,
Dans un cortège où naît une révélation :

En groupe, en ligue, tout finit en procession.
Quand quelqu'un demanda "Mais qui est le défunt?"
"Liberté, Egalité, Fraternité! Non?"
"Il n'y manque qu'un mot: celui de Citoyens!"



LES PLANÈTES

Ce 6 avril de l'année planétaire 2023



Dans la noosphère quelqu'un se réjouissait. Il fêtait ce 6 avril un anniversaire important. C'est toujours important un anniversaire. Mais celui-là était plus important que tous les autres. Oui, vraiment plus important. Jamais il n'avait imaginé une telle longévité. Il finira centenaire se disait-il. Peut-être même vivra-t-il mille ans... Une éternité. Lui était mort jeune, à 44 ans. Lui, Saint-Ex disparu en pleine mer avec son avion le 31 juillet 1944, la veille de sa démobilisation...

Ce jour-là, il avait pleuré à chaudes larmes, longtemps, très longtemps. Sa planète inondée par ses larmes pleurerait aussi. Ce jour-là son mouton avait manqué de se noyer... Heureusement, sa rose n'avait pas été mouillée car fière de sa beauté elle gardait la tête haute...

Ce 6 avril, de l'année 2023, sur sa Planète - l'astéroïde B 612 - le Petit Prince fêtait aussi cet anniversaire, le sien. Que le temps passe vite... L'image de l'aviateur réparant son avion dans le désert revenait comme chaque année à sa mémoire. Alors ému il pleura à l'heure juste de sa naissance... Le mouton aussi pleura beaucoup et la Rose toujours fière laissa tomber une larme, une seule petite larme tellement elle était émue aussi. Alors le Petit Prince ferma les yeux et revit son voyage. Une à une, l'une après l'autre chacune des six planètes réveillait chez lui de drôles de souvenirs: astéroïde 325, 326, 327, 328, 329, 330... Vite, très vite, comme s'il voulait les oublier il ouvrit les yeux et elles disparurent. Alors quelque chose de bizarre et d'étonnant se passa... Vexées par si peu de considération elles se rapprochèrent... Vite, très vite. Maintenant très proches l'une de l'autre elles découvraient - au-delà de leurs différences - qu'elles formaient un groupe. Le "groupe des planètes visitées par le Petit Prince". Les informations allant toujours vite, très vite dans l'espace infini, le Petit Prince en fut de suite averti et s'étonna: comment ces Planètes peuvent-elles former un groupe, alors qu'elles ne se ressemblent pas? Alors qu'elles sont habitées par d'étranges personnages: roi, vaniteux, buveur, businessman, allumeur de réverbère, géographe?... Plus il y pensait, moins il comprenait...



Dans la noosphère, Saint-Ex s'en étonna aussi... Un groupe? Pour quoi faire?...

Les planètes, elles savaient mais déjà elles se disputaient. Chacune voulait devenir chef...

Quand ce même 6 avril, dans une salle d'un hôtel de province, un téléphone sonna, il comprit qu'il s'était endormi au milieu du séminaire de formation dans lequel il s'était inscrit... Il comprit qu'il avait fait un rêve, un curieux rêve. Un rêve prémonitoire car, il ne le savait pas encore, bientôt il serait chef de gare...

Sur sa planète, heureux, le Petit Prince riait, riait, il riait de bon cœur de voir que quelqu'un, un inconnu avec un chapeau, pensait à lui dans son sommeil. Il riait aussi car, heureux, il fêtait ce jour là ses 80 ans...

Oubliée par le groupe des planètes, la planète Terre était rouge de colère et se sentait humiliée. Elle aurait aimé être reconnue et rentrer dans le groupe... Elle qui avait accueilli le Petit Prince, un jour dans le désert où un aviateur en panne de moteur se "préparait à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile".

Épilogue. Les planètes l'ont finalement voulu ainsi. Sur l'astéroïde 329, l'allumeur de réverbère gèrera toujours la nuit et le jour. Mais une rumeur circule (vite, très vite) elle vient d'arriver sur la Terre, l'on dit que ce dernier fait maintenant aussi la pluie et le beau temps. L'on dit encore, c'est un bruit, que mécontentes certaines planètes veulent l'évincer. Sur l'astéroïde B 612 le Petit Prince a pris une importante décision. Il ne voyagera plus... Dans la noosphère Saint-Exupéry, son génial créateur en est très déçu...

Ah!... J'allais oublier. L'inconnu au chapeau porte maintenant la casquette du chef de gare (gare, gare). Et vous savez quoi, ses trains partent et arrivent rarement en retard!



1. Saint-Exupéry, Antoine de (1943),
Le Petit Prince, éd. Gallimard, 1946, p. 8.

Jacqueline PAUT

LA FIANCÉE DE PAN

(en écoutant de la musique grecque)



Pan n'a plus de cœur
il a laissé sa fiancée
le long du chemin

Là-bas les collines
ont pleuré sur les cimes

Elle marche
elle ose sourire
ses sœurs l'accompagnent
dans le silence
des harpes du vent

Marche, petite,
et oublie tes amours

Sur l'escale de pierre
la scène t'offre ses bras
chante et danse

Pan a pris ton cœur
comme un oiseau dans sa main
demain il s'envolera

Marchez, filles du ciel
ouvrez la porte
à vos mots de poètes
un pied sur les blanches eaux
un pied sur les perles du sable

En procession mes toutes belles
les cheveux en fleurs
autour des robes de lin

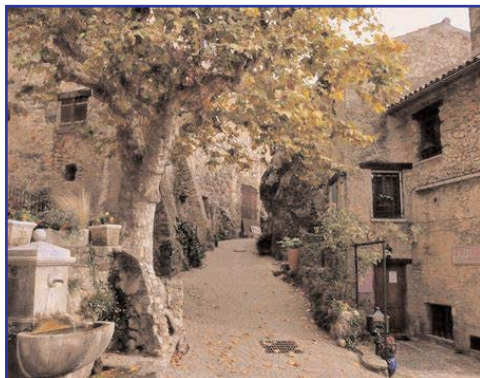
Marchez jusqu'à l'envi
la terre est votre mère
et donnera vos larmes
à la rivière du temps

Pan reviendra
si vous lui demandez
si vous riez
si la vie vous emmène
au-delà des saisons
au-delà du destin

Marchez, filles du monde
vos pas signeront
la trace du rêve



LA PROCESSION DES DISPARUS



Si comme moi vous avez connu Les Clots vous vous souvenez sans doute d'un asile de fraîcheur dans l'été à l'ombre de platanes imposants, près de la fontaine de l'unique place. De grandes bâtisses de pierre grise tout autour et presque une pénombre malgré le soleil vif. Deux ou trois ruelles grimpent à flanc de colline et finissent en chemin de terre dans la garrigue et les bois de chênes verts.

Mais c'est en hiver que l'étranger arriva ici. À l'époque ce n'était qu'un voyageur, un solitaire... L'hiver, quand on a eu chaud en suivant la route qui monte au soleil, le froid ne tarde pas à vous saisir et l'on se languit d'un intérieur bien tiède. Il y avait encore un café en ce temps-là... Quelques tables sur la place, deux étagères d'épicerie sommaire, trois cageots de légumes, un panier de cochonnailles... L'homme demanda : "Pour manger, vous auriez de quoi ?" Quand il eut fini son repas il dit encore : "Pour dormir, on peut trouver, ici ?"

Tout cela, je le tiens de Madame Louise, qui tenait le café, et qui vivait encore, il y a peu, dans l'appartement du dessus. Donc Madame Louise regarda son mari : "On a bien la petite pièce à côté..." L'inconnu ne discuta pas le prix - sans doute très raisonnable. Madame Louise fit un feu dans la cheminée. La pièce était petite. Il faisait bien chaud quand l'homme gagna son lit. C'est ainsi qu'il s'installa au hameau des Clots pour plusieurs jours.

C'était un genre de taiseux. Dans la journée il marchait pendant des heures ou bien il lisait devant la maison. Madame Louise, elle, est plutôt du genre discrète. Elle racontait tout de même qu'elle avait vu de loin les gendarmes arriver par la route. "Je ne mêle pas des affaires des autres, mais un hôte, ça se respecte. Je lui dis : Les gendarmes viennent. J'espère que vous n'avez pas fait de bêtise."

Il avait répondu qu'il valait mieux qu'il parte. Il laissa sur la table plus d'argent



qu'il n'en fallait et s'éloigna dans les bois, mais sans courir, car il n'était pas homme à fuir. Les gendarmes, quant à eux, n'insistèrent pas plus qu'il était raisonnable.

Seulement, voilà, celui qu'ils recherchaient sans doute n'était pas n'importe qui. Quelques semaines plus tard on vit passer par le hameau des Clots une dizaine de personnes chargées de sacs à dos et de bagages encombrants. Des habitants étaient sortis sur le pas de leur porte pour les regarder défiler en silence. On s'attendait à un échange, fût-il réduit à des banalités de circonstance. Mais ceux qui passaient n'eurent aucun regard pour les autochtones. Ils semblaient surtout désireux de se faire oublier sitôt disparus dans le sentier forestier.

Le bruit courut qu'ils s'étaient installés dans une grande ferme depuis longtemps abandonnée, que des étrangers auraient rachetée. À intervalles réguliers le pays fut ainsi traversé par des processions aussi étranges que discrètes. On croyait savoir que ce qui se mettait ainsi en place n'était rien moins qu'une nouvelle religion. Aucun dogme pourtant ne s'affichait aux alentours. Aucun texte ne circulait. Tout ce qui filtrait était la croyance en un nouvel évangile. Les religions constituées s'inquiétèrent un moment; des enquêtes furent diligentées, qui ne conduisirent à rien. Et après tout qu'est-ce qui interdisait à de simples particuliers de se réunir dans des fermes isolées pour prier on ne savait qui, on ne savait quoi?

Cependant des gens disparaissaient. Ils laissaient tout, léguaient leurs biens, maigres ou plus consistants, à des associations éphémères et insaisissables.

Un jour une centaine de personnes vint se rassembler sur la petite place des Clots, pour célébrer le lieu de la "révélation", disait-on... Le hameau devait en être durablement traumatisé.

Et puis, disait Madame Louise, on n'a plus jamais entendu parler de rien. On savait simplement qu'ici ou là un tel ou une telle, étant parti chez les "fous des Clots", avait disparu pour toujours sans doute.

C'est Marcel, l'ancien forgeron, retiré ici, qui m'a raconté la suite, ajoutait-elle.

Je reconstitue ici librement son récit. "Au bout de quelques mois, les allées et venues

avaient cessé. Mais je voulais en avoir le cœur net. Je suis donc parti pour la ferme des illuminés, comme on disait volontiers. À mon étonnement, elle n'était pas si délabrée que je l'aurais cru. Le terrain avait été fauché. On y avait installé un potager, désormais laissé à l'abandon mais qui témoignait d'en entretien soigneux. Les bâtiments eux-mêmes avaient été sommairement réparés, les toitures rafistolées, les vitres remplacées. Les portes étaient fermées mais rien ne résiste



à un forgeron, même en retraite. Dedans, c'était comme un couvent. Une grande pièce avec des tables et des bancs de fortune et puis deux immenses dortoirs avec des lits de toile, un mobilier rudimentaire qu'on avait dû monter par le chemin charretier qui vient de Saint-Aigut. Et bien sûr, personne ! Et pas un effet personnel, pas le moindre témoignage. De tout cela se dégageait une impression bizarre et pesante, comme si les habitants s'étaient enfuis précipitamment avant une catastrophe, ou bien au contraire comme s'ils allaient revenir d'un instant à l'autre après une absence momentanée. Mais plus encore qu'à cela, je pensais à un troupeau qu'on aurait emmené pour quelque transhumance après ses mois d'hivernage. "

Je méditais le récit du vieux Marcel. Ainsi, des gens avaient quitté leur demeure, leurs proches, pour se rassembler ici à l'appel d'un dieu sans doute inventé de toutes pièces. Et puis plus de traces. Rien que leurs ombres qui semblaient avoir frappé de stupeur l'austérité du lieu.



Petit à petit Les Clots s'étaient vidés de leurs habitants. Ne restaient que trois ou quatre vieux, comme Madame Louise, ma bonne confidente, et quelques néo-ruraux, Hollandais pour la plupart, qui faisaient bande à part. Le hameau demeurait hors du monde, encore marqué par la "révélation" de l'étranger, comme si la troupe trop nombreuse qui s'y était un jour rassemblée en procession avait été happée, engloutie par ce lieu, pourtant voué depuis toujours à la solitude et à une méditation paisible.

Il n'y avait personne dans la ferme visitée par Marcel, et cependant ils étaient tous là, troupeau de fantômes en allés, insignifiants peut-être mais qui, par leur nombre, créaient comme une déchirure dans l'humanité, faisaient de ce coin de terre si banal une inexplicable porte de sortie.



ÇA HURLE



Ça hurle dans nos têtes
ça hurle dans nos cœurs
ça hurle de détresse
ça hurle de rancœur

ça pleure dans nos mains
ça pleure dans nos vies
ça pleure les matins incertains
ça pleure de dépit

ça gronde dans nos gorges
ça gronde dans nos veines
ça gronde feu de forges
ça gronde colère saine

ça chante dans nos voix
ça chante dans nos corps
ça chante que toujours on y croit
ça chante qu'on y croit encore

qu'on croit à une vie
qui n'écrase pas les plus démunis
qu'on croit à des chemins
qui ouvrent les lendemains

LIBERTÉ



C'était un temps de grand ménage débridé
on coupait les herbes folles des rêveurs et des rêveuses
à pleines brassées
on décimait sans vergogne les massifs chênes philosophes
avant de les tailler en rondelles dérisoires
les fleurs de connaissance se fanaient d'elles-mêmes
au passage des faux assassines
et les buissons d'épines dissidentes
partout flambaient
sur l'horizon

C'était un temps de paupières closes
de lèvres cousues de silence
de corps d'orage cadennassés

Une nuit de confiance un matin de lumière
on vit enfin
s'enfler et déferler
la haute vague des révoltes



JULIE SUR L'ÎLE



Elles vont par trois ou quatre.

Sous l'auvent, petits sourires en coin et postillons crachés de dentiers mal ajustés, marmottements et gloussements. Le fichu de guingois et la robe trop tirée laissent dépasser une combinaison de dentelle effilochée.

Julie passe tête droite et sac serré sur la hanche. Une hanche qui ondule et navigue dans les regards des hommes perdus au fond de leurs verres.

Les caquetantes se rassemblent et la défient. De quatre elles deviennent dix puis vingt. Une nuée de femmes sifflant comme un nœud de vipères.

La fille marque un arrêt, secoue la tête et de sa chevelure fauve s'échappent tous les rêves de nudité et de caresses.

Les hommes assis à la terrasse s'ébrouent et chuintent dans leur barbe.

L'air devenu lourd frémit sous la jupe de Julie qui, d'un geste de nymphe, recueille dans le creux de sa main une lampée d'eau fraîche à la fontaine de pierre.

Tous se se sont tus.



Ce dimanche matin Julie lève une jambe et trempe son pied dans le bassin. Bien sûr son mollet! Bien sûr sa cuisse! Et l'attente de l'autre jambe et le souffle court des buveurs et les mines pincées rageuses des bigotes!

Julie avait douze ans quand sa mère l'a laissée mais elle a appris d'elle tout ce qui peut émouvoir.

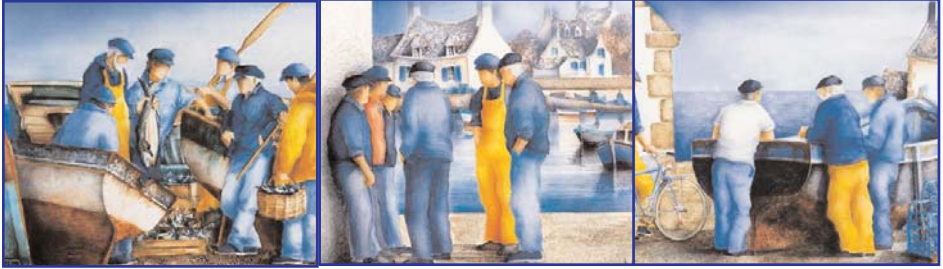
Elle secoue sa jupe comme si tous ces regards avaient chauffé à blanc son ventre et son sexe.

Dans un grand éclat de rire elle éclabousse celles qui se sont trop approchées, avides de mots sales à cracher. Elle court sur le chemin en remontant les pans de son vêtement mouillé et offre aux herbes aux arbres, aux fleurs sauvages et à la terre comme aux pierres la beauté de son pas d'animal libre. C'est ainsi tous les dimanches et sa grand-mère l'accueille dans ses bras mous de vieille. Une odeur de menthe et d'herbe sèche, de crasse un peu et de terre aussi, toute la maison résonne de ces parfums. La vieille femme,

derrière ses yeux blancs, devine le rire et la joie de Julie, sa joie d'être belle, son plaisir d'être vivante.

Sur l'île les femmes se serrent les coudes mais pas ces deux-là ! La vieille et ses tours, et cette écervelée en cheveux qui tourneboule la tête d'hommes jeunes ou vieux... Les femmes en fichus, mains rougies de lessives glacées, ventres ronds de trop d'enfancements ont la certitude qu'un jour ou l'autre cela finira mal. Depuis qu'elle est arrivée encore gamine cette garce fait jaser les hommes au bar et les enfants à l'école. Elles l'ont dit au curé elles l'ont dit à l'instituteur mais ces deux-là c'était jactance et circonlocutions. À croire que eux aussi...

Bernard Morinay



Moi sur le sentier côtier je suis les traces de ses pieds nus dans le sable. Si légers qu'ils marquent à peine leur empreinte.

Je ne sais pas si elle devine mon affût ; je n'oserai jamais la regarder de tous mes yeux. Je l'effleure juste derrière un arbuste, je la respire dans les plis des branches basses. Un jour je chasserai ces mouches de bénitier qui bourdonnent à son passage. Je banderai les yeux des hommes assoiffés à la terrasse du café. Moi on m'appelle le boiteux. Je la suis tous les jours. Je l'aime.

Dans la crique du bout de l'île elle s'est mise nue et s'éclabousse et tourne et chante ; quand elle s'offre à la mer, l'eau devient plus claire. Ses formes ondulent et dansent encore. Je voudrais la réchauffer la sécher. Je voudrais l'enrouler dans un grand drap et coiffer ses cheveux feu. Dès qu'elle sort de l'eau belle comme une fée je me retire et je rejoins le bourg où les commérages ne cessent qu'avec la nuit tombée. Le village serré sur ses plaintes et ses fêtes, ses drames et ses mariages s'endort tôt. La mer bourdonne au pied de la falaise. Elle attend les barques et les marins trempés, leurs casiers appâtés au petit matin.

Eux, cette crique ils la connaissent depuis l'enfance sans jamais l'approcher. Cinq gars lourds comme des pierres. Mais au village les contes vont bon train sur cette anse où une fournée d'hommes s'est échouée. Tous déchirés sur les rochers devenus larmes de veuves. La mer ils iront un jour avec le père ou l'oncle mais aujourd'hui ils vont pêcher, les cannes à l'épaule et le rire franc. Ils se bousculent chahutent et tout à coup se taisent. La bouche plus avide que celle des baudroies. Elle est là, se séchant comme une étoile bras et jambes écartés. Elle aussi ils la connaissent depuis l'enfance. Son rire et ses moqueries. Leurs envies et ses rebuffades. Ils n'ont jamais osé mais à cinq paires de bras...



La vieille a préparé la soupe tôt dans l'après-midi pour faire une longue sieste à l'ombre, écouter les vagues et le vent dans les branches du vieux pin dans cette odeur de résine et d'humus salé. Quand elle sent la fraîcheur lui saisir l'épaule et elle se relève plus vite qu'il n'aurait fallu. Un étourdissement comme une alerte. Julie n'est pas rentrée elle aurait senti ses lèvres sur son front et ses mains glacées sur ses joues de vieille. Le petit boiteux ne doit pas être loin elle entend ce pas décalé qui s'approche et son souffle rapide presque haletant. "Approche petit". Mais il n'ose pas et se sauve en hurlant "Julie, ma Julie!"

Les femmes en fichus noirs suivent l'office lèvres amères, murmurantes. Les hommes en crachant entrent dans l'église où ils n'ont mis les pieds depuis longtemps. Ils jettent à leurs femmes des regards mauvais et l'air se charge d'une haine nouvelle.

La vieille est debout et se tait. Sur le cercueil en bois blanc elle a posé les asphodèles du jardin. Le boiteux se serre contre elle. Elle se retourne et de ses yeux morts toise l'assistance en caressant les cheveux du gamin apeuré. Elle lui chuchote à l'oreille "Ils l'emporteront pas au Paradis."



EN PROCESSION



"L'a pas tell'ment changé
la France Passent les jours et
les semaines Y a qu'le décor
qui évolue (...)

La France est un pays de
flics À tous les coins d'rue
y'en a 100 Pour faire régner
l'ordre public (...)"

Renaud Séchan: Hexagone
1975

En groupe, en ligue, en procession, j'ai souvenir
D'avoir marché sur des slogans de sacristie:
La sono suivant dans le bourg la théorie
Des communiantes en aube allant sans un soupir;

C'était l'année du bac, année de l'avenir,
Des cortèges de Mai et des foules ravies
De forger à la fin l'histoire de leur vie...
Las du Temps des cerises peut-on un jour guérir?

Défiler était alors un engagement
Qui emplissait l'espace, acte tonitruant
Chacun clamait sa foi au gré du mégaphone!

Pour ne pas marcher droit, on défile de nos jours
Diffusant Renaud et son rageur Hexagone...
Le pouvoir joue les BRAV et répond "Cause toujours"!



Christelle MATHIEU

CE MATIN



Ce matin, dans la chambre bleue, une odeur de rêve joyeux
Ce matin, avaler les vitamines pour couler des jours heureux
Ce matin, se taire encore un peu
Ce matin, tartiner son pain et se savoir chanceux
Ce matin, dire adieu à l'alcool, à la cigarette, à la drogue, aux vieux
Ce matin, être Christelle Mathieu parmi les cieux
Ce matin, tenter d'ouvrir les yeux

Ce matin, retourner à l'Origine
Ce matin, peindre le cul des frangines
Ce matin, sortir du tiroir l'inélégance
Ce matin, croire qu'il y aura vengeance
Ce matin, voir briller la reconnaissance

Ce matin, l'air libre et vif d'une couleur blanche
Ce matin, tes caresses franches



IL Y A UN HIC...



Horifique - Constance Kataric n'avait fréquenté que le père de ses deux enfants. D'une nature timide, elle avait avalé une mouche morte égarée dans son bœuf bourguignon, chez des voisins fortunés, n'osant vexer ses hôtes.

Sarcastiques - Son fils Jareed et sa fille Sarah, passionnés de danse, menaient leur entourage à la baguette. Tous deux étaient atteints d'un syndrome non-classé que je qualifierais de "syndrome de la mauvaise langue", car ils critiquaient tout et n'importe qui, n'importe quoi. Tout étant matière à critiquer.



Pharmaceutique - Le médecin leur prescrivit une ordonnance pour deux :

- le matin, ouvrir les yeux et parler peu,
- le midi, mettre au tiroir les idées noires, et le soir,
- s'endormir en disant du bien du chien.

Mutiques - Mais voilà qu'ils ne dirent plus un mot! Ni bien ni mal, tant et si bien qu'on crut autour d'eux qu'ils préparaient un complot. Que nenni! Ils n'avaient absolument plus rien à dire.



Pathologique - Leur mère, Constance Kataric, très en colère, appela les secours. Le chef pompier l'attira à l'écart et tint à peu près ce langage : "Vos enfants ne parleront plus. Ils sont arrivés au bout."

- Au bout de quoi? demanda-t-elle.
- Au bout de ce qu'il avait à dire, Madame.
- C'est absurde!
- Non, Madame. C'est pathologique.



Satanique - Et... se grattant le menton :

- La maladie, la maladie. Malédiction.

